Charity, philanthropy, and civility in American history [ed. by Lawrence J. Friedman et al.]

Autor(en): **David, Thomas**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **13 (2006)**

Heft 1

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

donateurs et par les nouveaux objectifs d'influence politique développés par les évêques. C'est de cette période que l'on peut dater, selon l'auteur, les débuts de l'histoire de l'hôpital pour les pauvres (Césarée, 370), même si les premières formes de séparation entre pauvres et malades et de «spécialisation» médicale n'apparaissent qu'à partir du 6e siècle (lorsqu'on commence à regrouper ceux qui sont atteints de maladies infectieuses dans un *nosokoméion)*. La valorisation religieuse du pauvre comme «image de Dieu» *(domini nostri pauperes*, «Les pauvres sont nos maîtres»), si elle encouragea une dynamique propre de la philanthropie, rencontra cependant sa limite, selon l'auteur, en entraînant une inflation «excessive» des classes «improductives» des moines et des pauvres.

C'est ainsi que commença à être formulée, avant même que la Réforme ne discrédite théologiquement les «œuvres» (au profit de la «seule foi»), la critique de l'universalisme philanthropique chrétien, et l'exigence nouvelle d'une sélection entre «bons» et «mauvais pauvres».

La période de l'humanisme fut marquée par un mouvement de sécularisation des «œuvres de bienfaisance» porté par une bourgeoisie urbaine en quête de légitimation de ses nouveaux profits économiques: la communalisation des institutions philanthropiques, la laïcisation de leur personnel, la sélection de leurs bénéficiaires inspirée par un ethos du travail «productif» et la professionnalisation de la médecine allèrent alors de pair. Cette tendance forte se confirma au cours des siècles suivants, avec une centralisation étatique de la politique sociale, une standardisation des aides, et la naissance d'une «hygiène» rationalisée et des «politiques de santé publiques», assorties du développement d'une bureaucratie spécialisée.

On peut s'étonner de voir l'auteur achever cette longue mise en perspective historique par une actualisation politique sauvage, qui le porte à déraper vers une dénonciation des politiques sociales de la RFA d'aujourd'hui, du «parasitisme» fonctionnarial, comparé à celui du monachisme «improductif», et à prédire, sur le modèle de la chute des empires anciens, la décadence d'un «Etat social» «gangréné» par «l'expertocratie».

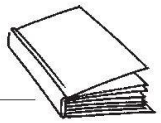
Isabelle Kalinowski, Paris

LAWRENCE J. FRIEDMAN, MARK D. MCGARVIE (ED.) CHARITY, PHILANTHROPY, AND CIVILITY IN AMERICAN HISTORY

NEW YORK: CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS, 2003, 467 P. $ 40.–

La philanthropie occupe une place particulièrement importante dans la société américaine. La «Melinda and Bill Gates Foundation», dotée de 28,8 milliards de dollars, en constitue l'exemple le plus récent. Mais ce n'est pas un phénomène nouveau. Alexis de Tocqueville, lors de son voyage à travers les Etats-Unis en 1831, fut ainsi frappé par le nombre extrêmement élevé d'associations de charité. Or, rares sont les études retraçant l'histoire de la philanthropie aux Etats-Unis. L'ouvrage édité par L. J. Friedman et M. D. McGarvie, qui regroupe 18 contributions, vient combler cette lacune, en proposant une synthèse remarquable, quoiqu'inégale, de l'évolution des pratiques et institutions philanthropiques sur le continent américain.

Le livre est divisé en trois grandes périodes chronologiques. La première (1601–1861) voit le passage progressif d'une charité individuelle à une philanthropie institutionnalisée avec la création d'organisations caritatives formelles au niveau national, en particulier des associations



de volontaires dès le début du 19e siècle. La deuxième période (1861–1930) est marquée par la professionnalisation croissante de ces institutions philanthropiques et la mise en place des premières grandes fondations. Les années 1930–2001 constituent la dernière période, caractérisée par le rôle croissant de l'Etat dans les affaires sociales de la crise des années 1930 jusqu'aux années 1970, puis, à partir du gouvernement Reagan, par la restriction des dépenses sociales et la promotion de l'assistance privée. La philanthropie américaine se modifie ainsi considérablement entre le 18e et le 21e siècles. Toutefois, cette mutation ne découle pas uniquement de l'introduction de nouvelles institutions, mais résulte également de la réaffirmation d'anciennes traditions ou pratiques, comme le montre l'érosion, ces dernières années, de la séparation entre l'Eglise et l'Etat, érosion attestée par le soutien croissant et sans précédent de l'administration Bush aux organisations philanthropiques religieuses. Derrière cette chronologie qui met l'accent sur les ruptures, se dessinent également des continuités. L'émergence de la philanthropie organisée ne met pas fin à la charité individuelle qui persiste jusqu'à nous jours. De même, durant la Grande Dépression des années 1930 et la Deuxième Guerre mondiale, les grandes fortunes américaines maintiennent les modalités de bienfaisance établies durant les années 1920 et caractérisées par la mise en place de nouveaux standards pour la santé et l'éducation.

Au-delà de ce découpage chronologique, ce livre est articulé autour d'un certain nombre de thèmes qui lui donnent une grande cohérence. Il convient à ce propos de relever que les contributions font souvent explicitement référence les unes aux autres, renforçant encore un peu plus l'homogénéité de ce livre. Dans son excellente introduction, L. J. Friedman distingue les principales thématiques de l'ouvrage. Premièrement, la charité et la philanthropie sont souvent le fait de personnes qui veulent imposer ou faire partager leur vision de la «bonne société». Or, les différents chapitres rassemblés dans ce volume montrent que ces visions sont très diverses et même parfois antagonistes. Contrairement à l'étude classique de R. H. Bremner *(American Philanthropy,* Chicago 1960, 1988), ils ne prennent pas uniquement en considération les élites blanches protestantes, mais traitent également de la philanthropie des groupes exclus de la sphère publique ou minoritaires (femmes, Juifs, catholiques, Afro-Américains, Indiens). Dans cette perspective, les activités de charité favorisent souvent la création d'une identité collective chez celles et ceux qui y prennent part.

Deuxième thème abordé: la philanthropie crée du lien social entre donateurs et récipiendaires. La relation n'est toutefois pas univoque, ne se limite pas à l'imposition d'un contrôle social, mais implique une réciprocité. Troisièmement, la philanthropie, comme forme d'action civique, redéfinit les concepts de genre. Un certain nombre de contributions soulignent que ces activités ne sont pas monopolisées par les hommes et que les sociétés philanthropiques ont permis aux femmes de se forger une culture politique distincte.

La bienfaisance américaine, et c'est là le quatrième thème, ne peut être saisie que dans sa dimension internationale. D'une part, les valeurs, les idées, les pratiques philanthropiques circulent de part et d'autre de l'océan Atlantique, l'Europe influençant l'Amérique et vice versa. C'est la raison pour laquelle le chapitre conclusif de W. B. Cohen, qui retrace quatre siècles d'histoire de la charité en Europe, est fort utile car il permet de mettre en évidence certaines spécificités du Vieux-Continent et du Nouveau Monde, mais aussi les caractéristiques communes du fait philanthropique sur les deux continents.

D'autre part, les valeurs véhiculées par les milieux réformateurs pour modifier la société américaine se retrouvent dans les activités menées à l'étranger par ces associations, que ce soit les missions religieuses au 19e siècle ou les grandes fondations (Rockfeller, Carnegie, Ford) dans les pays du Tiers-Monde après 1945.

Enfin, il y a un thème transversal à l'ensemble des contributions: les relations, fluctuantes au cours du temps, entre l'administration publique, la charité privée et les associations de volontaires *(voluntary agency* qui regroupe entre autres les organisations non gouvernementales), ainsi que le rôle du droit dans la délimitation de ces relations. La majorité des articles montrent en effet la porosité des frontières entre l'aide sociale publique et la philanthropie privée, ces deux sphères n'étant pas exclusives l'une de l'autre. Ce faisant, ce livre a des implications politiques certaines. Dans un climat idéologique qui depuis plus de 20 ans dénonce les carences de l'Etat-providence et souligne les bienfaits de l'assistance privée – Marvin Olasky, l'un des porte-parole du président Georges W. Bush en matière de philanthropie, se réfère à la «tragédie de la compassion américaine» enracinée dans une dépendance excessive envers les dépenses et les services sociaux gouvernementaux et prône une réduction des programmes fédéraux – ce livre s'inscrit en faux contre ce discours et ces politiques. L'histoire montre que la philanthropie ne peut, ne doit pas se substituer à l'Etat pour résoudre les problèmes sociaux, le New Deal et les grands programmes d'assistance fédéraux ayant beaucoup plus contribué à faire diminuer la pauvreté et autres inégalités sociales que les politiques récentes qui recourent de plus en plus aux organisations privées. Dans son introduction L. J. Friedman ne cache d'ailleurs pas la portée politique de cet ouvrage: "We feel that government policy and appropriation, with its enormous complexities, has always been a significant factor in addressing social problems – with or without private cooperation. [...] those who study philanthropy and work in nonprofit organizations need to become much more hard-nosed in their historical perspectives and more dismissive of quick slogans about the inappropriateness of the state for social services." (19 s.)

Cet ouvrage présente cependant certaines lacunes. Formelles tout d'abord. Un appareil critique plus élaboré que celui proposé – une sélection de sources et des suggestions pour des lectures supplémentaires pour chaque chapitre – aurait été très utile. Thématiques ensuite. On peut regretter qu'aucun chapitre ne soit explicitement consacré aux Asiatiques, Hispaniques ou aux Musulmans. De même, le livre a tendance à se focaliser sur le Nord-Est des Etats-Unis, négligeant les autres régions du pays, où des formes très intéressantes de philanthropie sont apparues. (Cf. dans ce même numéro le compte rendu du livre de M. Abélès, *Les nouveaux riches. Un ethnologue dans la Silicon Valley,* Paris 2002.) Toutefois, ces critiques ne doivent pas occulter la très grande qualité de ce recueil qui constitue un ouvrage de référence sur l'histoire de la philanthropie, et pas seulement américaine. Je ne peux en effet que recommander la lecture de ce livre à tous ceux et toutes celles qui s'intéressent à cette problématique. Les thèmes abordés dans cet ouvrage (le rôle des fondations, les liens entre les missions internes et externes, l'impact de la philanthropie sur le développement de l'Etat-social, le rôle des femmes dans les activités de bienfaisance, etc.) ne se limitent de loin pas au continent américain et pourraient faire l'objet de recherches similaires pour d'autres pays. Je pense en particulier à la Suisse qui présente certaines caractéristiques communes avec les Etats-Unis (fédéralisme ou importance du fait associatif pour

ne citer que les plus significatives). J'ose espérer que ce livre suscitera de nouvelles études sur la philanthropie helvétique.

Thomas David (Lausanne)

THOMAS ADAM (ED) PHILANTHROPY, PATRONAGE, AND CIVIL SOCIETY: EXPERIENCES FROM GREAT BRITAIN, GERMANY, AND NORTH AMERICA

SERIES PHILANTHROPIC AND NONPROFIT STUDIES, BLOOMINGTON, INDIANA UNIVERSITY PRESS 2004, 228 P., $ 37.95

The editor of and contributor to this volume, Thomas Adam, rightly claims that, to date, in spite of the extensive research that has already been carried out on German 19th bourgeoisie ("Bürgertum"), the role of philanthropy in the process of this group's ascent has never been thoroughly acknowledged and investigated. Though this has been done to some extent on the British and quite extensively on the US social elite, there is an even greater lack in comparative approaches that include both the Old and the New World. In providing a first survey of this kind, the contributors to this volume are challenging a number of stereotypes hitherto rarely put into question. On one hand, it has mostly been taken for granted that Germany, on its "Sonderweg" that separated it from other Western countries, industrialised and modernised without democratisation, along with a traditionally authoritarian state and a severe lack of civil values. On the other hand, the United States, having grown out of a revolutionary event, is usually considered a nation that is very egalitarian in social relations and democratic in politics. To date, the civil virtue of philanthropy has even "been widely seen as an American invention". Yet the case studies gathered here demonstrate that, at least until the turn of the 20th century, philanthropic projects launched by members of German urban and rural elites were studied by American and British philanthropists, and vice versa. The discussion, adoption and adaptation of models originating from the far side of the Channel or the Atlantic, and their impact on the development of a modern civil society, testify to what extent the sea was "less a barrier than [...] a connecting lifeline", as Daniel Rodgers has already pointed out in his book *Atlantic Crossings* (1998). Instead of repeating themes on each nation's distinctiveness and uniqueness, this book emphasises the shared common values and attitudes within a "transatlantic bourgeois culture". (2 f.) It is structured in three parts: "Philanthropy in the Transatlantic World", "Between Market and State: Philanthropy and Social Elites", and "Jewish Philanthropy and Embourgeoisement".

In Part One, Thomas Adam's essay deals with the surveys that US and Canadian 19th-century philanthropists carried out on German and British social housing projects, demonstrating that philanthropy in fact was a European invention. Karsten Borgmann, in turn, claims that in the field of art museum philanthropy, US institutions enjoyed far more private initiative and independence from municipal or state interference. Yet this also protected German museums from the personal whims of wealthy sponsors. In showing to what extent 19th-century financial and agricultural co-operatives on both sides of the Atlantic had initially been conceived and popularised among the working class by well-off citizens, Brett Fairbairn points out how intermingled the theoretically separate concepts of co-operative and philanthropy actually are. David Hammack examined the assumptions about the US elite's exertion of influence and power through their domination of philanthropy, educational in particular, only to conclude that even in the